

LA CONSTRUCTION D'UN CORPUS.
LES PROLOGUES ANGLAIS DE LA FIN DU MOYEN ÂGE

Aude MAIREY

Chercheur CNRS - [CESCM](#)

Cette présentation porte sur une recherche en cours, incomplète et encore inachevée : il ne s'agit donc pas de livrer des résultats, mais de suggérer quelques pistes de réflexions sur la manière dont j'ai construit le corpus de travail que j'étudie actuellement. C'est pourquoi je me propose de présenter dans un premier temps la problématique générale qui a présidé à la construction de ce corpus, avant de dégager les étapes préliminaires de cette construction.

Mon projet de recherche actuel s'articule autour d'une problématique centrée sur l'émergence d'une culture laïque spécifique en Angleterre à la fin du Moyen Âge et sur ses relations avec une "culture savante" jusque là dominante, de type essentiellement clérical et universitaire. J'emploie les guillemets car je ne m'inscris pas particulièrement dans l'opposition encore trop utilisée "culture populaire *versus* culture savante" ; mais il faut reconnaître que des expressions indiquant une vision plus nuancée des choses manquent encore cruellement. Quoi qu'il en soit, la formation de cette culture laïque est bien sûr à relier à l'élargissement de la société politique anglaise durant cette période (et il faut insister ici sur l'importance de la *gentry*, des élites urbaines et des hommes de lois). Un des indices principaux de cette émergence est l'importance de la production d'une littérature en langue vernaculaire – l'anglais –, extrêmement foisonnante à partir du milieu du XIV^e siècle, et ce dans tous les domaines (dévotionnels, poétiques, politiques, mais aussi scientifiques...), que ce soit par le biais de traductions ou d'œuvres "originales", sachant qu'en la matière cependant, les frontières sont souvent floues...

L'analyse de l'évolution des contenus des textes est bien entendue essentielle pour comprendre la formation et le fonctionnement de cette culture anglaise, notamment pour l'étude de ses rapports et de ses interactions avec la culture savante. Car les auteurs de ces textes n'ont pas fait table rase du passé (ce qui est impensable à l'époque médiévale) : ils ont souvent réutilisé des thèmes déjà existants, notamment théologiques, scientifiques ou encore littéraires, et ce d'autant plus que nombre d'entre eux sont encore des clercs. Mais ils les ont redéfinis dans leur propre optique et leur ont donnés une dimension nouvelle, parfois en contradiction avec les intentions originelles des milieux, dont ces thèmes étaient issus. Je m'empresse de dire que ce processus n'est pas bien sûr le seul fait des auteurs anglais de la fin du Moyen Âge, mais il apparaît avec eux de manière particulièrement nette.

Mais l'étude du mode d'expression d'un message est tout aussi nécessaire que celle de l'expression elle-même – et elle est complémentaire : je renvoie là aux recherches actuelles sur la communication médiévale. L'analyse de la langue utilisée –

une langue écrite et il faut, à la suite de Serge Lusignan, insister sur ce point, mais aussi une langue en cours de standardisation – est donc essentielle ; et il faut l'envisager dans ses rapports avec le texte produit et avec le contexte historique. N'étant pas linguiste, je précise cependant que je m'intéresse surtout au lexique et à ses évolutions.

Le développement de l'anglais écrit s'inscrit dans un mouvement beaucoup plus vaste d'affirmation des langues vernaculaires comme langues de culture écrite à la fin du Moyen Âge en Occident. Toutefois, plusieurs spécificités peuvent être notées. En premier lieu, il faut souligner que ce développement a été relativement tardif par rapport à d'autres langues (comme le français). Le moyen anglais ne prend en effet véritablement son essor que dans le cours du XIV^e siècle ; mais une fois enclenché, le rythme de ce développement est soutenu : entre 1350 et 1450 en particulier, les transformations sont immenses. Cette situation est liée au fait que l'anglais a été confronté, depuis la conquête normande de 1066, non seulement au latin, mais aussi au français qui est devenu la langue des élites laïques. Sur le plan lexical, cette situation permet de suivre de manière privilégiée l'évolution, voire la formulation de concepts dans une langue spécifique, avec tous les tâtonnements que cela suppose. De fait, le moyen anglais n'a plus grand chose à voir avec l'anglo-saxon du haut Moyen Âge et même le sens des termes d'origine anglo-saxonne a évolué. Surtout, nombreux sont les mots traduits ou transposés du latin et du français et ce sont en partie ces multiples transpositions qui ont contribué à l'évolution des concepts exprimés, que ce soit par rapport aux transformations générales de la société, ou aux différences existant entre les structures internes des langues.

Une seconde spécificité est liée aux acteurs du développement de l'anglais. Dans d'autres pays que l'Angleterre, notamment en France et en Castille, le développement du vernaculaire a été au moins autant lié au pouvoir royal qu'aux "nouvelles" élites dynamiques (qu'on pense à la politique d'un Charles V ou d'un Alphonse X). En Angleterre, le pouvoir royal n'a pas joué de rôle significatif avant le début du XV^e siècle (avec l'avènement de la dynastie lancastrienne) et a même pu constituer un frein en la matière (à cause, notamment, des revendications sur les territoires français). C'est un facteur important à prendre en compte si nous voulons mettre en relation les transformations culturelles, d'une part, sociales et politiques, de l'autre.

Partant de ces constatations, mon objectif est d'analyser (et de comprendre) l'interface entre les cultures, les discours, les langues et les groupes sociaux qui en sont les producteurs. Et plus particulièrement, une de mes grandes interrogations porte sur la manière dont la formation d'une culture spécifique et son interface avec une autre culture, au départ dominante, fait évoluer les structures de pensée, vis-à-vis de la société en général et de la relation au pouvoir en particulier.

Comment appréhender cela ? En étudiant concrètement l'articulation de ces liens à plusieurs niveaux : le lexique, les textes, les corpus et leur transmission. Je vais m'attarder un peu sur la question du lexique, dont l'étude peut être utile, me semble-t-il, pour dégager des tendances parfois peu visibles à l'œil nu. En la matière, il nous faut notamment analyser comment et pourquoi les mots et les champs lexicaux s'articulent de telle manière (et pas d'une autre) dans un texte. Une attention particulière doit être portée aux mots les plus courants, qui sont en général porteurs de sens multiples. Pourquoi, par exemple, dans un contexte similaire, le mot *peple* apparaît-il plutôt que le mot *commune* (et réciproquement) ? Ou le mot *konnyng* plutôt que le mot *knowynge* ? Mais surtout, et de manière plus générale, il s'agit de dégager les passerelles et les interactions nombreuses entre les différents champs

lexicaux, en particulier les champs du politique, de la connaissance, de la communication et du spirituel (ces différents champs devant bien sûr être préalablement cernés...), de comprendre comment ces champs fonctionnent ensemble et non isolément. L'analyse d'un certain nombre de textes (des poèmes en particulier) m'a déjà permise de dégager quelques pistes transversales de recherche, auxquelles je voudrais m'attacher :

- on constate, d'une part une évolution du rapport à la connaissance, qui concerne aussi bien les producteurs que les destinataires des textes ; trois éléments doivent ici être soulignés :

- la composition des textes anglais, quelle que soit leur nature (peu importe, en particulier, que ce soit une traduction ou un texte "original"), est très souvent sous-tendue par la revendication d'un accès plus large à la connaissance – le contenu de cette dernière n'étant cependant pas toujours très clairement précisé ;

- en corollaire, nombre de ces textes laissent apparaître une approche plus concrète et plus pragmatique non seulement de la connaissance intellectuelle (si l'on peut dire), mais aussi des représentations sociales et politiques, ces différents éléments étant d'ailleurs liés. Parmi de nombreux exemples, on peut noter l'utilisation grandissante du vocabulaire et des procédures juridiques dans les textes (y compris et peut-être surtout dans les textes poétiques), qui suggère le développement de nouveaux types de raisonnement.

- mais ces revendications et ces approches soulèvent bien sûr la question de l'évolution de la foi et de la dévotion (c'est la question de la connaissance de Dieu), et ce d'autant plus que la fin du XIV^e et le début du XV^e siècle sont marqués par l'hérésie lollarde.

- d'autre part, de manière plus structurelle encore, me semble-t-il, on observe le développement d'une dialectique entre communauté et individu, qui soulève des interrogations et des réponses extrêmement variées. L'existence de cette dialectique est manifeste dans plusieurs domaines et elle constitue, à mon sens, une sorte de ciment aux interrogations présentes dans nombres de textes, qui dépasse de loin le problème souvent évoqué du sentiment national. J'en mentionnerai deux aspects sans, là encore, de prétention à l'exhaustivité :

- en ce qui concerne la question de la nature de la domination des élites, on remarque l'existence d'une opposition assez fréquente entre le roi et les nobles d'une part, très souvent considérés sur un plan individuel et le reste des élites sociales, d'autre part, (qu'elles soient rurales, urbaines, administratives, judiciaires...) qui sont presque toujours considérées sur un plan collectif. La question est notamment de savoir comment cette opposition peut être intégrée dans les réflexions sur les transformations de l'Etat.

- cela renvoie aussi à la question du rapport entre un savoir individuel, intériorisé, et un savoir collectif, communautaire, qui est à relier d'une part aux problèmes d'interprétation et de rapport aux autorités et, d'autre part, plus fondamentalement encore, au problème de l'utilité de la connaissance, qui est double : utilité individuelle (faire son salut) et utilité sociale (œuvrer pour le bien commun). Ces questions se posent pratiquement pour tous les auteurs de l'époque, y compris les lollards et leurs détracteurs.

Pour explorer ces différentes hypothèses, j'ai dans un premier temps entrepris d'analyser une série de prologues d'œuvres écrites en anglais entre 1350 et 1450 pour tenter de définir les différents champs lexicaux de la connaissance, de l'autorité, du politique... et de comprendre comment ils s'y articulent – mais je précise tout de suite que je ne m'attarderai aujourd'hui que sur les problèmes de définition et de typologie de ce corpus. Cela est lié bien sûr au temps qui m'est imparti, mais aussi au fait que ces problèmes constituent les préliminaires indispensables de toute analyse lexicale – la structuration et la catégorisation d'un corpus sont les cadres indispensables de cette analyse (comme toute analyse historique, bien sûr).

Il me faut d'abord dire un mot de ces limites chronologiques. Vers 1350, nous pouvons constater les prémices d'une homogénéisation de l'anglais écrit, même si cela reste très ténu ainsi que, nous l'avons vu, une explosion de la production littéraire. Vers 1450, nous pouvons observer les derniers soubresauts des controverses nées du défi lollard autour de la connaissance et du savoir, même si l'essentiel est joué après 1420. Les Constitutions de l'archevêque de Canterbury Thomas Arundel, publiées en 1407-1409 et appliquées dans les années suivantes reflètent une méfiance viscérale à l'égard du savoir et de ses instruments, ainsi que de l'utilisation de l'anglais. En revanche, l'arrivée de l'imprimerie n'entre ici pas vraiment en ligne de compte car sa diffusion en Angleterre est relativement tardive.

L'idée de constituer un corpus de prologues est partie de la lecture d'un ouvrage important paru à Exeter en 1999, *The Idea of Vernacular*, qui constitue en fait une anthologie de textes accompagnés d'un certain nombre d'articles de mise en perspective de ces documents. Parmi ces derniers se trouvent de nombreux prologues, sur lesquels Ruth Evans, en particulier, a émis l'hypothèse suivante, qui m'a beaucoup séduite : “Ces prologues en moyen-anglais, donc, peuvent être considérés comme des sites où sont posées les fondations, qui ont une qualité rituelle, qui marquent une sphère d'opérations pour le texte qui les suit, et qui agissent comme des préfaces à une entreprise de conquête essentiellement militaire d'espaces intellectuels et de narrativité sociale”¹. Cette idée de sites fondateurs m'a semblé constituer un bon point de départ pour étudier les contacts entre langue et société anglaise, un socle solide pour la constitution d'un corpus pertinent. Pour dire les choses autrement, il semble en effet que l'unité de ces prologues tient à ce qu'ils constituent les lieux privilégiés d'une réflexion sur nombre de thèmes fondamentaux à mes yeux, comme l'utilisation de l'anglais, le rapport aux autorités et plus généralement à la connaissance, le rapport aux institutions, ou encore le public visé (qui n'est pas forcément le public réel).

Cette idée a en partie été confortée par la suite lorsque j'ai commencé à réfléchir sur une question cruciale, c'est-à-dire celle de la définition. Qu'est-ce qu'un prologue, la question se pose évidemment, surtout quand on songe à la multiplicité des mots latins pour le désigner : *prologus*, *praeambulum*, *principium*, *introitus*, *accessus*... Le livre d'Alastair Minnis, *Medieval Theory of Authorship*, et les actes du colloque de l'École de Rome de 1998 intitulé les *Prologues médiévaux* (édités par Jacqueline Hamesse en 2000) m'ont ici été d'un grand secours.

¹ R. Evans, “An Afterword on the Prologue”, dans *The Idea of Vernacular*, *op. cit.*, p. 371-78, qui note “These Middle English Prologues, then, can be thought of as sites where foundations are laid, which have a ritual quality, which mark out a sphere of operations for the text that follows them, and which act as prefaces to an essentially militaristic enterprise of conquering, perhaps of the conquering of intellectual spaces and social narratives” (p.376).

Minnis, en effet, étudie le prologue comme un type de texte essentiellement associé à la culture cléricale, pratiquement canonisé sous la forme de l'*accessus ad auctores* – ce qui ne signifie pas que cet *accessus* n'a pas connu de transformations cruciales, en particulier sous l'influence des 4 causes aristotéliennes. Et c'est à travers les prologues de traités théologiques et poèmes anglais qu'il analyse l'évolution et les développements de la notion d'auteur qui, à la fin du Moyen Âge, ne renvoie plus seulement à Dieu, mais aussi à des humains.

Le recueil d'actes intitulé *Les prologues médiévaux*, déjà cité, interroge la notion de prologue à travers des œuvres de natures beaucoup plus variées – aussi bien les chartes lorraines que les traités dévotionnels français de la fin du Moyen Âge. Et, selon Jacques Dalarun, dans sa conclusion, les prologues fonctionnent un peu comme un *vestibulum*, « un sas entre la vie courante et l'univers du texte » (p. 652), et ce quelque soient par ailleurs ses fonctions (méthodologique, informative, moralisante, exégétique...). Et il note aussi que « le prologue est le champ privilégié de la confrontation de la norme et de l'écart, aussi nécessaires l'un que l'autre à l'écriture et à ses modes » (p. 654). Tout cela rejoint, au moins en partie les conclusions de Ruth Evans. Et finalement, on pourrait dire que les prologues sont un lieu de construction textuelle, complément souvent indispensable de la production que constitue le texte lui-même.

Les facteurs d'unification de mon corpus sont donc importants : ils sont à la fois chronologiques et spatiaux, mais aussi conceptuels. Mais cette unité relative n'en cache pas moins une hétérogénéité profonde, qui doit tout autant être prise en compte et qui soulève un certain nombre de problèmes relatifs, d'une part, à la validité de l'analyse historique et, d'autre part, à la pertinence de l'analyse statistique, qui requiert tout de même une certaine homogénéité (je reviendrai plus loin sur ce point). Les œuvres introduites par ces prologues sont en effet – au premier regard au moins – de natures très différentes, ce qui renvoie en fait au problème beaucoup plus général des genres des textes, souvent très délicats. Mon corpus comprend en effet, assez schématiquement, des prologues de poèmes, de traités dévotionnels, d'ouvrages historiques et didactiques, et de traductions bibliques. Mais cette diversité est d'autant plus complexe que la frontière n'est pas toujours aisée à définir. Certains textes sont à la fois poétiques et didactiques : *The Prick of Conscience*, par exemple, est un poème qui constitue une véritable somme théologique traitant des grandes questions sur le salut. Il a d'ailleurs connu un succès énorme, puisqu'il reste aujourd'hui une bonne centaine de manuscrits (ce qui, entre parenthèses, rend d'autant plus curieux le fait qu'il n'existe pratiquement aucune étude sur ce texte !).

Finalement donc, la question doit être posée : y a-t-il vraiment quelque chose de commun entre le prologue de la Bible wycliffite et celui de la *Confessio amantis* de John Gower ? La réponse est oui, bien sûr, car les facteurs d'unité sont forts et qu'il est essentiel de saisir les différences entre ces productions textuelles produites dans des milieux un peu différents – mais qui ont eu une audience en partie identique. Encore faut-il le démontrer et établir une typologie suffisamment rigoureuse, qui permette à la fois de justifier et de fournir une grille de travail pour ce corpus précis.

Certains points, relevant plutôt de la critique externe du texte, sont assez faciles à classer (même s'ils ne le sont pas toujours à déterminer) : il y a d'abord la date, l'auteur (souvent anonyme en fait) et la forme générale du texte introduit (vers et prose). La détermination de l'audience doit prendre en compte tant le nombre de manuscrits eux-mêmes et les autres preuves externes (inventaires, testaments, mentions dans d'autres textes...) que les affirmations, plus ou moins nettes, des

auteurs sur les destinataires qu'ils souhaitaient. On notera qu'il est difficile de se servir de ce critère comme support pour une catégorisation, dans la mesure où beaucoup de textes sont destinés autant au clergé qu'aux laïcs – c'est cependant un point important, mais que je ne développerai pas ici.

La détermination de la nature du texte est en revanche plus délicate, dans la mesure où elle renvoie aux problèmes de genre que j'évoquais à l'instant. J'ai donc décidé de m'en tenir au plus simple : j'ai juste distingué les poèmes des traités (en précisant dans quelques cas : chronique, traité scientifique...) et les traductions des compositions "originales". Mais dans ce dernier cas, les guillemets sont encore une fois de rigueur : les textes n°13 et 14, par exemple, se revendiquent comme des traductions – du même texte, celui des *Meditationes vitae Christi* du pseudo-Bonaventure, mais sont en fait beaucoup plus des adaptations. De même, le *Traité de l'Astrolabe* de Chaucer comprend des passages écrits directement par l'auteur. Mais en fin de compte – et même s'il y a matière à discussion – il me semble que trois groupes relativement cohérents se dégagent :

- des traductions que l'on pourrait pratiquement qualifier de "scientifiques", au sens le plus large du terme, des traductions rigoureuses ou en tout cas qui se présentent comme telles (textes 1 à 5).
- des poèmes ou traités profanes et pour tout dire politiques, composés par des laïcs (à l'exception de Lydgate, qui était cependant un moine particulièrement présent dans le monde) (textes 6 à 10).
- des poèmes et traités dévotionnels (textes 11 à 18bis).

On remarquera que les deux premiers groupes sont beaucoup plus resserrés chronologiquement que le troisième : les années 1380-1420 sont la période la plus féconde en matière de production textuelle anglaise.

Il est également nécessaire, en particulier pour encadrer l'analyse statistique, de définir une typologie fondée sur le contenu des textes. Et l'exercice est ici des plus ardu, étant donné la diversité des thèmes abordés. Pour contourner le problème, je me suis bien sûr appuyée sur le contenu même des textes, mais en gardant à l'esprit l'organisation des prologues académiques qui ont en partie influencé les auteurs de ces textes. Finalement, j'ai retenu une dizaine de catégories, regroupées en deux grands ensembles, ce qui relève de la transmission elle-même d'une part, et ce qui relève du contenu à transmettre, d'autre part. La première constatation, en observant les résultats issus de cette classification, est une constatation négative : peu de grandes tendances se dégagent et beaucoup de textes traitent des mêmes thèmes – ce qui n'est pas fondamentalement surprenant et conforte l'idée d'une certaine homogénéité de l'idée même de prologue. À y regarder de plus près, quelques points émergent cependant :

- en ce qui concerne les thèmes qui relèvent de la transmission, on observe que tous les textes s'intéressent à la question de l'auteur et de son statut, à celle du langage et à celle de l'audience. En revanche, deux points apparaissent remarquables : d'une part, les traductions (groupe 1) ne traitent pas du texte lui-même et de son statut ; en particulier, elles ne reflètent pas de préoccupations concernant les modalités éventuelles de lecture du texte, alors qu'on les trouve dans les deux autres groupes, même si ces modalités sont différentes – Hoccleve, par exemple (n°10) insiste sur le plaisir mêlé à l'instruction, tandis que plusieurs traités dévotionnels développent sur les différences de modalités de lecture selon le mode de vie du lecteur, actif ou contemplatif. Et d'autre part, les textes dévotionnels ne se préoccupent pas de la question du style et de la forme, à l'exception du n°17, les *Legendys of Hooly Women* d'Osbern Bokenham, qui prend explicitement le contre-pied des *Legends of Good*

Women de Chaucer (texte n°6). Or, ces préoccupations apparaissent dans plusieurs des traductions, notamment celles de Trevisa et de John Walton.

- pour ce qui relève du contenu à transmettre, tout le monde se préoccupe, à des degrés divers, de la connaissance et de sa définition. Mais la question des autorités n'est pratiquement abordée que par les textes du groupe n°2 (à l'exception de Gower). Il y a là, à mon avis, une piste très intéressante à creuser : pourquoi cette question des autorités apparaît-elle surtout dans des poèmes destinés à une audience particulièrement large ? Il y a sans doute un lien à faire avec le fait qu'une partie de ces poèmes est composée par des laïcs, mais ce lien doit être creusé. En revanche, ces derniers ne présentent jamais de résumés – ce qui a son importance, en particulier pour l'étude du vocabulaire. Enfin, on notera que ce que j'ai appelé les instructions pour être un bon chrétien ne relèvent pas d'un groupe en particulier, mais apparaissent un peu partout.

On voit donc se dégager certains points essentiels, autour du statut du texte et de sa forme, ainsi que du statut des autorités. Ces observations sont cependant pour l'heure un peu dispersées et elles doivent être mises en parallèle avec l'étude du vocabulaire, c'est-à-dire les analyses factorielles et lexicologiques, que je suis actuellement en train de réaliser. Ces dernières soulèvent d'ailleurs aussi certains problèmes du point de vue de la constitution du corpus – la taille des textes, en particulier. En effet, certains textes sont trop petits pour pouvoir faire l'objet d'une analyse significative sur le plan statistique (il s'agit des textes n°3, 5 et 12). D'où d'autant plus, la nécessité de les réintégrer dans un cadre typologique serré.

L'objet de cette communication était de présenter les difficultés tant pratiques qu'intellectuelles (idéologiques même, pourrait-on dire) entourant la construction d'un corpus – ce qui est pourtant, comme chacun le sait, le fondement de notre travail. Ces difficultés renvoient toujours à la question de la pertinence et de la validité d'un corpus construit pour étudier une problématique généralement déjà plus ou moins élaborée, et elles sont particulièrement aiguës lorsqu'on souhaite s'aventurer en profondeur dans les structures des textes envisagés – en l'occurrence les structures lexicales. Ma recherche sur le corpus est encore en cours – il me reste notamment le gros morceau, c'est-à-dire l'étude proprement lexicologique des principaux termes employés par les différents auteurs. Une fois cette étude effectuée, il me faudra confronter les différents résultats (analyse factorielle + lexicologique) à la grille de travail que j'ai construite. Mais quels que soient les résultats finaux, il me semble que ce travail de réflexion sur la construction d'un corpus et de sa typologie peuvent s'avérer utile pour l'analyse d'autres textes – par exemple les textes introduits par mes prologues, que je compte étudier dans un second temps...

Annexes

Les prologues anglais de la fin du Moyen Âge Liste des textes

- John Trevisa, *Dialogue Between the Lord and the Clerk on Translation* (1387)
- *The General Prologue to the Wycliffite Bible* (1390-1400)
- Geoffrey Chaucer, *Treatise of the Astrolabe* : Prologue (v. 1390)
- Prologue d'une Bible monastique (fin XIV^e siècle)
- John Walton, *Translation of Boethius, Consolation of Philosophy: Prefacio Translatoris* (avant 1410)
- Geoffrey Chaucer, *Legend of Good Women* : Prologue (v. 1380-87)
- Thomas Usk, *The Testament of Love* : Prologue (1384-87)
- John Gower, *Confessio Amantis* : Prologue (1390-93)
- Thomas Hoccleve, *The Regement of Princes* : Prologue (1410-1411)
- John Lydgate, *Troy Book* : Prologue (1412-1420)
- *The Prick of Conscience* : Prologue (v. 1350)
- *The Cloud of Unknowing* : Prologue (1370-80)
- Nicholas Love, *The Mirror of the Blessed Life of Jesus Christ* : Prologue (v. 1409)
- *Speculum Devotorum (Myroure to Devout Peple)* : Prefacyon (1415-25)
- *The Orchard of Syon* : Prologue (1420-40)
- Margery Kempe, *The Book of Margery Kempe* : Prologue (1430-40)
- Osbern Bokenham, *Legendys of Hooly Women* : Prologus (1443-47)
- Reginald Pecock, *Reule of Cristene Religion* (1443)
- Reginald Pecock, Prologue to *the Donet* (1443-1455)

Quelques références bibliographiques

- BEDOS-REZAK B. et IOGNA-PRATT D. éd., *L'individu au Moyen Age : Individuation et individualisation avant la modernité*, Paris, 2005.
- CARRUTHERS L., *L'anglais médiéval*, Turnhout, 1997 (L'Atelier du médiéviste 4).
- COPELAND R., *Rhetoric, Hermeneutics and Translation in the Middle Ages : Academic Traditions and Vernacular Texts*, Cambridge, 1991.
- GENET J.-P., "Histoire et système de communication", dans *L'Histoire et les nouveaux publics dans l'Europe médiévale (XIIIe-XVe siècles)*, éd. J.-P. Genet, Paris, 1997.
- GENET J.-P., *La genèse de l'Etat moderne. Culture et société politique en Angleterre*, Paris, 2003.
- HAMESSE J., *Les Prologues médiévaux*, Turnhout, 2000.
- HARRISS G.L., *Shaping the Nation. England, 1360-1461*, Oxford, 2005.

- HUDSON A., *The Premature Reformation*, Oxford, 1988.
- LUSIGNAN S., *La langue des rois au Moyen Age. Le français en France et en Angleterre*, Paris, 2004.
- MAIREY A., *Une Angleterre entre rêve et réalité. Littérature et société au XIV^e siècle*, sous presse.
- MENACHE S., *The Vox Dei. Communication in the Middle Ages*, New York, 1990.
- MINNIS A.J., *Medieval theory of Autorialship*, Londres, 1984.
- MOSTERT M. éd., *New approaches to medieval communication*, Turnhout, 1999.
- SCHMITT J.-C., *Le corps, les rites, les rêves, le temps. Essais d'anthropologie médiévale*, Paris, 2001.
- SIMPSON J., *Reform and Cultural Revolution, 1350-1547*, Oxford, 2002.
- TURVILLE-PETRE Th., *England the Nation. Language, Literature and National Identity, 1290-1340*, Oxford, 1996.
- WALLACE D. éd., *The Cambridge History of Medieval English Literature*, Cambridge, 1999.
- WATSON N., "Censorship and Cultural Change in Late Medieval England", *Speculum* 70, 1995, p. 822-864.
- WOGAN-BROWNE J., Watson N., Taylor A. et Evans R. éd., *The Idea of Vernacular. An Anthology of Middle English Literary Theory, 1280-1520*, Exeter, 1999.